

EXPOSITIONS COLONIALES ET HIÉRARCHIE DES PEUPLES DANS LE JAPON MODERNE

Arnaud NANTA
CNRS/EHESS

Durant leur âge d'or, entre 1851 et la Seconde Guerre mondiale, les expositions industrielles et universelles furent un lieu de compétition entre les États-nations. Les grandes puissances y exhibaient leur force nationale au travers de leur capacité industrielle et de leurs colonies. Au XIX^e siècle, la construction de l'État-nation et l'impérialisme – tous les grands États sont alors des empires coloniaux – sont des phénomènes qui touchent l'Europe de l'Ouest, la Russie, les États-Unis et le Japon. Évitant une situation de domination coloniale par les pays occidentaux, le Japon réussit au tournant du siècle à intégrer le concert des puissances en écrasant la Chine en 1895, puis en signant le traité d'alliance nippo-britannique de 1902 et enfin, en affrontant la Russie en 1904-05.

Dès lors se pose la question des modes d'action de l'impérialisme, notamment autour de l'anthropologie et des expositions. On connaît la place que celles-ci ont occupé en Europe de l'Ouest ou aux États-Unis, mais qu'en est-il dans le cas du Japon ? Quelle fut la nature de la participation du Japon aux expositions internationales ? Dans quelle mesure le Japon a-t-il exposé des indigènes issus de ses colonies ? On se penchera ici sur le cas des pavillons coloniaux dressés lors des expositions industrielles japonaises à partir de 1895, notamment sur celle d'Osaka en 1903 et sur les anthropologues qui l'organisèrent, pour ensuite voir quelles furent les résistances et leur nature. En conclusion, nous tenterons de cerner les enjeux de ce pan de l'histoire de la colonisation.

Les expositions modernes dans le Japon de Meiji

Après la Restauration de Meiji (1868), le principe des expositions régionales à vocation pédagogique et commerciale qui étaient organisées durant la seconde moitié de l'époque d'Edo (1603-1868), notamment dans

la première moitié du XIX^e siècle¹, fusionne avec le modèle des expositions industrielles qui voit alors le jour au sein des grandes puissances occidentales consécutivement à l'exposition de Londres de 1851. La première « Exposition industrielle nationale » (*Naikoku kangyō hakurankai* 内国勸業博覧会) du Japon de Meiji se tint en 1877 à Tokyo, dans l'enceinte du parc d'Ueno – qui accueillait depuis la même année le futur Muséum national des Sciences (*Kokuritsu kagaku hakubutsukan* 国立科学博物館), fondé en 1871. Ouverte durant 120 jours, elle accueillit près de 16 000 exposants et de 450 000 visiteurs. À partir de ce moment, des expositions industrielles seront organisées à intervalles réguliers, construisant progressivement un regard nouveau sur le Japon et sur le monde, selon une configuration caractéristique des États-nations modernes. L'exposition industrielle de 1877 fut organisée malgré la conduite simultanée de la seconde guerre civile japonaise (1877)², ce qui témoigne de l'importance qu'elle revêtait pour l'État. Ce fut une exposition à visée essentiellement économique, pensée dans le cadre du développement industriel du pays : elle avait pour objet l'échange de connaissances techniques entre les exposants ainsi que leur propagation. Cette exposition et les deux suivantes (1881 et 1890, toujours à Tokyo) furent strictement nationales – c'est-à-dire fermées aux participants étrangers –, leur objectif étant de soutenir le bon développement autonome de l'économie japonaise à une époque où le pays était soumis aux « traités inégaux »³ par les puissances occidentales.

Cette spécification nationale évolue sensiblement à partir de la quatrième session en 1895⁴, organisée en pleine guerre sino-japonaise (1894-1895). Cette guerre permit l'annexion de Taiwan et consacra le Japon au sein des

¹ Voir par exemple : UKIGAYA Sachiyo 浮ヶ谷幸代, « Les expositions hygiénistes, les modèles anatomiques et les marionnettes réalistes », *Ebisu*, n° 34, Maison franco-japonaise, 2005, p. 3-37. Cela ne signifie pas qu'il n'y avait pas d'expositions du même type antérieurement, comme le montrent celles décrites par ISHII Kendō 石井研堂 pour 1872-1882. YOSHIMI Shun.ya 吉見俊哉, *Hakurankai no seijigaku* 博覧会の政治学 (La politique des expositions), Chūō kōron sha 中央公論社, 1992, 300 p., ici p. 122 et suiv. Sur la fin du XIX^e siècle, voir : Carlo OLM et Linda AIMONE, *Les expositions universelles, 1851-1900*, Belin, 1993, 317 p.

² La guerre de Seinan (*Seinan sensō* 西南戦争, 1877) opposa le nouveau gouvernement à une partie de ses membres démissionnaires et leurs partisans, des guerriers du Sud-Ouest du Japon réunis autour de SAIGŌ Takamori 西郷隆盛. Voir TAKAHASHI Tetsuya 高橋哲哉, *Yasukuni mondai* 靖国問題 (La question du Yasukuni), Chikuma shobō 筑摩書房, 2005, 238 p. (traduction française à paraître aux Éd. Démopolis, 2008).

³ Ces traités restreignaient la souveraineté nationale en limitant les droits de douanes japonais et en fixant l'extraterritorialité pour les ressortissants des puissances occidentales. Ils furent abolis progressivement entre 1894 et 1911, lorsque les Occidentaux, révisant très partiellement le préjugé de race, acceptèrent le Japon « occidentalisé » au sein du concert des puissances.

⁴ Ces expositions virent un nombre toujours croissant de visiteurs, avec déjà 1 137 000 personnes en 1895.

puissances. Taiwan relevait jusque-là des marches de l'empire chinois et était habitée par des tribus aborigènes ainsi que par quelques populations chinoises du sud du continent. L'exposition de 1895, à Kyoto (Okazaki), intégrait un Pavillon de spécimens coloniaux prévu pour les exposants étrangers, ainsi que, pour la première fois, un « Pavillon Taiwan », c'est-à-dire un pavillon colonial présentant des productions et objets – considérés comme « traditionnels » – des populations aborigènes de l'île. C'est par ce mouvement que les expositions industrielles japonaises, originellement pensées pour le développement industriel et économique, devinrent, au fur et à mesure que le pays s'affirmait sur la scène internationale, de purs lieux de pouvoir consacrés à la démonstration de la puissance nationale, tant économique qu'industrielle et coloniale. Autrement dit, c'est en devenant des expositions de l'empire colonial qu'elles remplirent les conditions requises pour devenir des « expositions universelles »⁵. Ce type de présentation d'humains vivants eut pour effet de les « essentialiser » dans une altérité immuable et infériorisée, véritable repoussoir de la civilisation moderne⁶.

L'exposition de 1903 et le Pavillon anthropologique

Cette tendance de l'empire colonial à s'exhiber au sein des réunions industrielles s'affirma avec l'Exposition industrielle nationale, tenue à Osaka du 1^{er} mars au 31 juillet 1903 et qui vit, pour la première fois au Japon, l'exhibition d'indigènes coloniaux et de représentants de populations « exotiques »⁷. Ils furent présentés au sein d'un « Pavillon

⁵ En Europe aussi, après la première exhibition au Jardin d'acclimatation en 1878, un tournant avait pu être constaté avec l'Exposition universelle de Paris de 1889, qui vit pour la première fois l'exposition de colonisés dans le cadre de véritables tableaux humains reconstituant leur supposé cadre de vie naturel.

⁶ MATSUDA Kyōko 松田京子, « Pabirion Gakujutsu jinruikan » パビリオン学術人類館 (Le Pavillon anthropologique), *Nihon gakuho* 日本学報, Université d'Osaka, 1996, n° 15, p. 61.

⁷ Il existe au Japon une abondante littérature historique sur la question. *Ibid.* ; INOUE Kiyoshi 井上清, *Nihon teikokushugi no keisei* 日本帝国主義の形成 (La formation de l'impérialisme japonais), Iwanami shoten 岩波書店, 1968, 407 p. ; KAIHO Yōko 海保洋子, *Kindai hoppō shi : Ainu minzoku to josei to* 近代北方史 : アイヌ民族と女性と (Une histoire moderne des régions du Nord : du peuple aïnou et des femmes), San.ichi shobō 三一書房, 1992, 327 p. ; SAKAMOTO Hiroko 坂元ひろ子, « Chūgoku minzokushugi no shinwa » 中国民族主義の神話 (Le mythe du nationalisme chinois), *Shisō* 思想, 1995-3, n° 849, p. 61-84 ; CHIKAPPU Mieko チカッブ美恵子, *Ainu moshiri no kaze* アイヌ・モシリノ風 (Le vent de la terre des Aïnous), NHK shuppan, 2001, 255 p. ; SAKANO Tōru 坂野徹, *Teikoku Nihon to jinruigakusha* 帝国日本と人類学者 (L'empire japonais et les anthropologues), Keisō shobō 勁草書房, 2005, 511 p. ; Engeki « Jinruikan » jōen o jitsugen sasetai kai 演劇「人類館」上演を実現させたい会 (dir.), *Jinruikan : fūin saretā tobira* 人類館—封印された扉 (Le Pavillon anthropologique : la porte scellée), ATWORX ネットワークス, 2005, 455 p.

anthropologique » (*Gakujutsu jinrui kan* 学術人類館), qui fut adjoint au Pavillon Taiwan et au Pavillon des spécimens – où l'exhibition coloniale hollandaise fut très remarquée. Cette exposition d'Osaka – ouverte 153 jours et qui accueillit environ 4 350 000 visiteurs – est exemplaire en ce qu'elle montre quelles étaient les tendances lourdes traversant les puissances impérialistes au tournant du siècle. Car on voit ainsi, au-delà de différences socio-historiques concrètes entre les pays d'Europe de l'Ouest et le Japon, que toutes les puissances modernes étaient régies par le même type de logique et portaient un regard similaire sur le monde, aboutissant à des pratiques analogues. À moins qu'il ne se soit agi, comme lors de l'occidentalisation « forcée » du Japon, de montrer aux Occidentaux que les Japonais n'étaient pas des « barbares » ?

Le Pavillon anthropologique était coordonné par les anthropologues de l'Université impériale de Tokyo⁸ et notamment par Tsuboi Shōgorō 坪井正五郎 (1863-1913), professeur à la faculté des sciences, fondateur et président de la Société d'anthropologie de Tokyo. Cette société, la première de ce type au Japon, avait été fondée en 1884 au sein de l'université⁹. Elle connaissait depuis 1886 une violente querelle opposant deux groupes constitués autour de Tsuboi et de l'anthropologue physique Koganei Yoshikiyo 小金井良精 (1858-1944) concernant la nature raciale des habitants préhistoriques de l'archipel. Koganei voyait dans les Aïnous – populations indigènes du nord de l'archipel soumises de façon systématique après l'intégration de l'île d'Ezo (Hokkaidō) au Japon en 1869 – les descendants des « barbares cannibales de l'Âge de la pierre », une « race inférieure » par ailleurs vouée à disparaître dans un avenir proche¹⁰. Il estimait en outre que les Aïnous étaient totalement inassimilables au sein de la nation, s'opposant ainsi à Tsuboi qui, tenant d'une position assimilationniste, arguait des mérites d'une nation métissée et ouverte¹¹, sur la base d'une conception historique de celle-ci. En tout cas, et au-delà des différences importantes entre les chercheurs, l'anthropologie japonaise contribua lourdement à la formation d'un regard réifiant envers les populations de l'empire colonial

⁸ Cette université, fondée en 1877, était au cœur du système des universités d'État avec l'Université impériale de Kyoto (fondée en 1897).

⁹ Soit à peine vingt-cinq ans après son homologue française fondée à Paris par Paul BROCA (1824-1880) en 1859.

¹⁰ Voir NANTA, « L'altérité aïnoue et le Japon moderne », *Annales HSS*, janvier 2006, p. 247-273 ; *Idem*, « Koropokgrus, Aïnous, Japonais, aux origines du peuplement de l'archipel. Débat chez les anthropologues, 1884-1913 », *Ebisu*, n° 30, Maison franco-japonaise, 2003, p. 123-154.

¹¹ Cette position amènera cependant Tsuboi à soutenir l'impérialisme lors de la guerre contre la Russie (1904-1905), tout en associant assimilationnisme et regard condescendant vis-à-vis d'une altérité qu'il se proposait de protéger.

et les minorités nationales, tout en critiquant cependant les catégories verticalistes de l'anthropologie européenne.

L'exposition de 1903 fut l'occasion d'exposer l'altérité, médiatisée par le regard de l'anthropologie. Y furent « rassemblées différentes races [originaires de territoires] proches de la métropole, dans un cadre reconstituant de manière concrète leurs mœurs, leurs ustensiles quotidiens et leurs modes de vie¹² », expliquait alors le journal *Ōsaka Asahi shinbun* 大阪朝日新聞. Les sujets exhibés étaient les suivants : sept Aïnous de Hokkaidō, un « barbare cru », deux « barbares cuits »¹³ et deux « indigènes » de Taiwan, deux Okinawaïens¹⁴, deux Coréens, deux Malais, trois Chinois¹⁵, sept Indiens (d'Inde), un Javanais, un Ottoman et un « insulaire » de Zanzibar, soit au total trente-et-une personnes¹⁶. Des photos des spécimens de chacune de ces « races » étaient affichées avec des notices scientifiques à l'entrée du pavillon. Après s'être renseigné, le visiteur pouvait observer ceux-ci, grandeur nature, au sein d'un espace qui comprenait une maison « reconstituant en la forme leur habitat quotidien ». L'ensemble du Pavillon était pensé dans un but pédagogique, but qu'il remplissait puisque pour les visiteurs c'était là une occasion unique de voir des « spécimens » de toutes ces populations – mais dans une version conforme à l'image que s'en faisaient les anthropologues.

Afin de montrer quels étaient leurs traits caractéristiques, tous ces acteurs d'un type particulier devaient jouer le rôle précis qui leur avait été assigné par les scientifiques. Par exemple, les aborigènes des montagnes de Taiwan, ceux-là qui étaient appelés « barbares crus » et qui avaient subi des opérations de « nettoyage » terribles de la part des troupes coloniales¹⁷, devaient se tenir au milieu d'une forêt reconstituée et mimer une cérémonie religieuse utilisant des têtes humaines. On imagine la stupeur du public. Mais il faut se rappeler que l'île de Taiwan n'était à cette époque qu'une terre « périphérique », peut-être comparable à l'Afrique noire. Quoi qu'il en soit, ainsi faisant, la vie quotidienne de ces aborigènes se voyait

¹² *Ōsaka Asahi shinbun*, 1^{er} mars 1903, cité dans MATSUDA, *op. cit.*, p. 47.

¹³ La terminologie employée par les Chinois, qui distinguaient entre « barbares cuits » (jp. *jukuban* 熟蕃) et « barbares crus » (jp. *seiban* 生蕃) selon le degré d'assimilation à la culture chinoise (les seconds étant les « sauvages »), fut reprise telle quelle par les Japonais au début de la colonisation pour désigner ces populations anciennement soumises à la Chine. Ces noms furent remplacés au début du xx^e siècle par les catégories ethniques élaborées par l'anthropologue TORII Ryūzō (1870-1953).

¹⁴ Le royaume des Ryūkyū fut annexé en 1879 au Japon et l'archipel fut renommé Okinawa.

¹⁵ Cf. *infra*.

¹⁶ Il existe une imprécision quant aux personnes exposées, les documents ne s'appuyant pas sur les mêmes catégories.

¹⁷ Voir ŌE Shinobu 大江志乃夫 (dir.), *Kindai Nihon to shokuminchi* 近代日本と植民地 (Le Japon moderne et ses colonies), vol. 1, Iwanami shoten, 1993, 296 p.

résumée à cette imagerie de chasseurs de têtes perdus au milieu de la jungle tropicale, imagerie dont la propagation était précisément l'effet recherché par l'exposition.

La distance et l'effet d'altérité entre, d'une part, les exposants et les visiteurs et, d'autre part, les exposés s'en trouvaient renforcés – tout comme à Paris en 1889. Tsuboi, le responsable de l'exposition, était d'ailleurs à Paris cette année-là¹⁸, où il avait visité l'Exposition universelle. Il en avait jugé les pavillons coloniaux « d'une grande valeur sur le plan de la recherche anthropologique », notamment toutes les reconstitutions de « villages où l'on vo[yait] habiter les races barbares et non développées¹⁹ ». De façon semblable, il estimait que l'exposition d'Osaka « permet[tait] à l'anthropologue de recueillir un grand nombre de données quant aux différences physiques et morphologiques²⁰ » des races exposées. L'exposition elle-même se voyait légitimée grâce au cadre intellectuel offert par l'anthropologie scientifique, au travers des hiérarchies raciales produites par les chercheurs ou encore du fait de l'identification entre culture et race. La discipline anthropologique était au cœur de l'exposition, légitimant les discours sur les « peuples inférieurs » tout en se servant de l'exposition pour affirmer son utilité comme savoir colonial au moment où l'impérialisme moderne était à son apogée²¹. Enfin, l'exposition était complétée par des objets ethnologiques de la collection du laboratoire d'anthropologie présentés comme des « objets quotidiens » des Aïnous ou des « barbares crus » de Taiwan, ainsi que par une carte de répartition des races dans le monde réalisée par Tsuboi²² ; cinquante paires de figurines représentant les hommes et les femmes de « races » choisies dans la carte complétaient le pavillon²³. S'il s'agissait très majoritairement de populations extra-européennes, on pouvait noter, parmi ces figurines, la présence de représentations d'Anglais, d'Américains et de Japonais²⁴ – qui n'auraient jamais été exposés vivants.

¹⁸ Tsuboi finissait alors son cursus universitaire.

¹⁹ Il rapporta ses impressions dans une rubrique dédiée (« Nouvelles de Paris ») au sein du *Tōkyō jinruigakkai hōkoku* 東京人類学会報告 (Bulletin de la Société d'anthropologie de Tokyo).

²⁰ Tsuboi Shōgorō, « Jinruikan to jinshu chizu » 人類館と人種地図 (Le pavillon anthropologique et la carte [de répartition] des races humaines), *Tōyō gakugei zasshi* 東洋学芸雑誌, avril 1903, n° 261, p. 164.

²¹ Matsuda, 1996, *op. cit.*, p. 52.

²² C'est-à-dire une carte du même type que celles produites à la même époque par, par exemple, Joseph Deniker (1852-1918).

²³ Compte-rendu général dans *Tōkyō jinruigakkai zasshi* 東京人類学会雑誌 (Revue de la Société d'anthropologie de Tokyo), avril 1903, n° 205, p. 294-296 ; Tsuboi, *op. cit.*, 1903.

²⁴ Tsuboi, *op. cit.*, p. 165.

L'exposition fut aussi l'occasion de mener une étude anthropologique. Matsumura Akira 松村瞭 (1875-1936), alors doctorant à l'Université impériale de Tokyo, rédigea un compte-rendu pour la *Revue de la Société d'anthropologie de Tokyo* où il présentait ses observations²⁵. Évoquant Henri V. Vallois (1889-1981), qui avait critiqué l'authenticité des indigènes lors de l'Exposition coloniale de Paris en 1931²⁶, Matsumura exprimait ses doutes quant à la qualité des reconstitutions. Il était convaincu en revanche que les personnes exposées étaient bien représentatives de leur race. De par une « essentialisation » de l'idée de race, typique du début du xx^e siècle, l'anthropologue considérait qu'un individu était avant tout un représentant de sa race et uniquement un représentant de sa race²⁷. Par exemple, Matsumura décrivait comme suit l'interrogatoire qu'il avait fait d'une personne de Zanzibar s'étant définie comme « Arabe ».

« L'individu de l'île africaine de Zanzibar m'apparut comme d'un type rare. Quand je lui demandai d'où il venait, celui-ci me répondit être Arabe. Mais ses cheveux crépus, sa peau de couleur chocolat, son nez épaté, ses grosses lèvres et son visage plat et large, tout cela constitue autant de preuves éclatantes qu'il était d'un type ressemblant au Negro. Je lui énonçai alors le nom de quelques tribus vivant à proximité de Zanzibar et il reconnut les Swahili. J'ai donc pensé qu'il devait être d'un type métis d'Arabes et de Swahili. En outre, de par sa morphologie proche du Negro (au sens large), on peut estimer que ses ancêtres devaient être Arabes quelques générations plus tôt.²⁸ »

Convaincu par ailleurs que le peuplement de Zanzibar était constitué de métis « négro-arabes », le scientifique confirma son impression en « mesurant les plus grandes largeur et longueur du crâne, pour établir ainsi un indice céphalique de 76,5 ». Il en conclut qu'il s'agissait « en réalité non pas d'un *Negro* pur mais plutôt d'un *pseudo-negro*²⁹ ».

On observe ici en action les discours autocomplaisants de l'anthropologie moderne, affirmant par exemple que « l'on peut connaître avec précision » l'origine des individus grâce à la forme de leur crâne. Comme cela a été noté, « personne ne critiqua le sort de ces personnes [exposées]. Il n'existe

²⁵ MATSUMURA Akira, « Ōsaka no Jinruikan » 大阪の人類館 (Le Pavillon anthropologique à Osaka), *Tōkyō jinruigakkai zasshi*, avril 1903, n° 205, p. 289-292. MATSUMURA fut responsable du laboratoire dans les années 1920-1930.

²⁶ Voir Benoît DE L'ESTOILE, « Des races non pas inférieures mais différentes » dans Claude BLANCKAERT (dir.), *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, L'Harmattan, 2001, p. 391-473.

²⁷ Selon la formule de Francis AFFERGAN dans *Exotisme et altérité*, PUF, 1990, 295 p.

²⁸ MATSUMURA, *op. cit.*, p. 290. L'auteur utilise ici le terme *niguro* ニグロ, terme scientifique, à la différence de l'expression courante *kurombo* 黒んぼ (« nègre », « noiraud »).

²⁹ *Ibid.*, p. 291.

certainement aucun système méprisant l'humanité des nations de façon aussi extrême que l'impérialisme.³⁰ »

La critique de l'exposition et la généralité du regard hiérarchisant

L'exposition eut cependant des effets inattendus et fut en outre l'objet de critiques externes. À côté de son objectif purement scientifique, elle possédait aussi une dimension ludique qui risquait à tout moment de la détourner de son but initial. Tout en tentant de saisir l'altérité parmi autant de « spécimens » disposés dans des espaces déterminés et fixes, selon le cadre scientifique offert par l'anthropologie, le Pavillon prévoyait une « scène » pour que chaque « race » puisse effectuer des danses et des chants. Cette dimension spectaculaire avait pour effet de montrer l'altérité non pas en tant qu'objet de savoir, mais comme une entité relevant des foires tant appréciées du public déjà à l'époque d'Edo³¹.

Sans doute cette dimension ne fut-elle pas prévue par les exposants, car elle eut aussi un autre effet qui fut de permettre à certains des individus exposés de discuter avec le public. Par exemple, le chef du village aïnou de Tokachi fit depuis cette scène « un discours sur la religion et l'éducation [des Aïnous] dans la langue de la métropole » qui suscita un vif intérêt chez les visiteurs. Ceci soulève deux points. Tout d'abord, si lui et les autres Aïnous présents avaient accepté de venir participer à l'Exposition industrielle d'Osaka, c'était en échange de subsides promis par les autorités de Hokkaidō afin de financer des écoles pour les « anciens indigènes de Hokkaidō »³². Ensuite, on peut apprécier la façon dont l'opinion de la « métropole » jugeait les facultés mentales de ces indigènes à l'aune de leur capacité à s'exprimer dans une langue civilisée, c'est-à-dire dans le cas présent en japonais. Dans cette exposition de 1903, davantage que les Chinois ou les Coréens, le cas des Aïnous est exemplaire, car ils étaient les seuls à être présentés comme (anciens) « indigènes » (*dojin* 土人) et parce qu'ils constituaient l'objet préférentiel de l'anthropologie japonaise de la fin du XIX^e siècle, avant qu'elle ne se tourne vers Taiwan après 1895.

L'exposition fut loin de se dérouler sans heurts. Matsumura rapportait ainsi : « En dehors de cette liste [des personnes exposées] il y avait aussi deux Coréennes, mais pour je ne sais quelle raison, elles avaient quitté

³⁰ INOUE, *op. cit.*, p. 296. Les historiens japonais ont soulevé très tôt le problème des expositions coloniales dans le Japon d'avant 1945.

³¹ Voir UKIGAYA, *op. cit.*, 2005.

³² Selon le nom employé dans la loi de protection des anciens indigènes de Hokkaidō de 1899. Celle-ci était semblable à la loi DAWES de 1887 aux États-Unis pour les Indiens. Elle précisait notamment que l'État pouvait disposer à volonté des terrains « accordés ».

l'exposition aujourd'hui.³³ » C'est que toutes ces personnes, surtout lorsqu'elles relevaient d'États capables de les représenter, étaient loin d'accepter de se voir exposées comme des objets de curiosité. Un incident avait éclaté un mois avant l'exposition, lorsque l'ambassadeur des Qing à Tokyo avait appris que des Chinois seraient exposés et s'était plaint auprès du ministère des Affaires étrangères japonais. Les Chinois avaient finalement été retirés de l'exhibition. Le problème se reproduisit après l'ouverture de l'exposition, quand des Coréens venus la visiter y découvrirent avec stupeur des compatriotes. Ils se plaignirent auprès de la préfecture de Police d'Osaka et, trois semaines plus tard, les Coréens furent également retirés.

Ce furent ensuite les habitants d'Okinawa qui critiquèrent vivement l'exposition en avril dans les pages du journal *Ryūkyū shinpō* 琉球新報. Cette critique fut reprise le 7 mai par le journal japonais *Ōsaka Mainichi shinbun* 大阪毎日新聞 ; le jour même, l'exposition des Okinawais était suspendue, mettant fin à la polémique. Même si l'état de l'opinion nipponne sur la question n'est pas des plus clairs, l'exposition d'indigènes fut clairement critiquée au Japon, et ce, dès ses premiers moments. Mais peut-on en conclure pour autant à une « victoire de l'anticolonialisme » ? La situation n'est pas si simple, car les exposés partageaient bien des préjugés avec les exposants. Il est impossible de faire une lecture « tiers-mondiste » de ces événements. De plus, ce furent uniquement les ressortissants d'États capables de faire entendre leur parole (Chine, Corée) ou les groupes politiquement organisés (Okinawa), qui purent faire entendre leur voix ; toutes les autres personnes furent présentes jusqu'à la fin de l'exposition, sans aucune voie de recours.

Car tous les exposés n'étaient pas des colonisés, mais plutôt des populations sur lesquelles le regard condescendant de l'État-nation moderne se portait. Et le préjugé de race et de civilisation, loin d'être l'apanage du Japon ou de l'Europe, était en réalité largement partagé³⁴. Le contenu des plaintes portées contre l'exposition de 1903 montre que le racisme était même plutôt plus virulent du côté des exposés que du côté des exposants, qui, eux, étaient retranchés derrière le discours scientifique objectivant de l'anthropologie.

³³ MATSUMURA, *op. cit.*, p. 290.

³⁴ Voir : Franck DIKÖTTER, *The Discourse of Race in Modern China*, Stanford University Press, 1992, 251 p. ; Claude LIAUZU, *Race et civilisation : l'autre dans la culture occidentale*, Syros, 1992, 491 p.

Des ressortissants chinois faisant leurs études au Japon³⁵ s'attaquèrent à l'exposition dans deux de leurs revues³⁶. Ils y fustigèrent l'intention des exposants de « montrer volontairement de vieilles coutumes chinoises afin de les faire passer pour des barbares ». Mais ni le cadre épistémologique ni la hiérarchie explicite de l'exposition ne furent critiqués. Pour eux, ce qui posait problème, c'était le fait d'être exposés. Non seulement ils ne remettaient pas en cause le système ou sa logique, mais même plus : ils légitimaient l'exposition des autres. Leur critique expliquait ainsi : « l'Inde ou les Ryūkyū [Okinawa] sont deux pays qui ont déjà disparu, de simples esclaves de l'Angleterre et du Japon, et la Corée est aujourd'hui un protectorat de la Russie et du Japon, d'ailleurs autrefois soumise à Notre Pays [la Chine]. Les [gens de] Java ou d'Ezo [les Aïnous de Hokkaidō] tout comme les barbares crus de Taiwan sont parmi les races les plus inférieures qui soient au monde, à peine différents des porcs et des cerfs. Certes nous, les Chinois, sommes aujourd'hui en position d'infériorité, mais devons-nous vraiment être exposés avec ces six races ?³⁷ » Car ces ressortissants chinois considéraient que : « sur le plan de la race ou du degré de civilisation, nous ne sommes pas différents des Japonais ou des Aryens.³⁸ »

Un mépris similaire transparaissait dans les plaintes des Coréens et des habitants d'Okinawa. Les éditoriaux du *Ryūkyū shinpō* réaffirmaient que la population d'Okinawa était bien « de race japonaise », tout en exprimant leur colère face à cette exposition aux côtés de « sauvages » comme les « barbares crus de Taiwan et les Aïnous de Hokkaidō » ou les Coréens³⁹. Iha Fuyū 伊波普猷 (1876-1947), intellectuel d'Okinawa qui défendait le rattachement de l'ancien royaume des Ryūkyū au Japon, expliqua en 1907, en reprenant les catégories évolutionnistes européennes, que l'archipel d'Okinawa avait de tout temps constitué une « nation », tandis que les Aïnous n'avaient pu dépasser le stade pré-politique du « peuple » et étaient inassimilables au sein de la nation japonaise⁴⁰. En réalité, les aborigènes de Taiwan et les Aïnous furent les « vrais indigènes » et victimes de l'exposition, systématiquement mis à l'écart, véritables repoussoirs de la modernité et image dont chacun se servait pour mieux affirmer le degré supérieur de sa « race » ou de sa « civilisation ». Il faudrait ainsi remarquer

³⁵ Ils étaient nombreux après la victoire contre la Chine en 1895, le Japon offrant un modèle de développement qui fascinait la région.

³⁶ Ces deux revues étaient constitutionnaliste pour l'une et révolutionnaire pour l'autre, les modernistes chinois étant divisés. DIKÖTTER, *op. cit.*, 1992 ; SAKAMOTO, *op. cit.*, 1995.

³⁷ Cité dans *Ibid.*, p. 78.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ KAIHO, *op. cit.*, p. 158-159.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 160.

que, inversement au cas d'Okinawa, l'exposition d'Aïnous ne fut pas considérée comme problématique par les populations de Hokkaidō qui, malgré la « loi de protection des anciens indigènes de Hokkaidō » de 1899⁴¹, étaient les oubliés de la modernisation. C'est qu'ils n'étaient pas en position de refuser une occasion d'améliorer leur condition, ni de faire des réclamations.

Ainsi, dans tous les cas, ce n'est pas la hiérarchie explicite affirmée par l'exposition qui fut critiquée mais plutôt la place que tel groupe se voyait conférée par le fait d'être exhibé en ce lieu. Le fait que des Chinois, des Coréens ou des Okinawaïens visitèrent l'exposition montre qu'ils étaient en accord avec son principe et avec la vision impérialiste du monde qu'elle sous-tendait – tant qu'ils n'étaient pas eux-mêmes exposés.

En conclusion : regard sur l'altérité et identité moderne

De la même façon que les autres grandes puissances coloniales, le Japon allait multiplier les expositions d'indigènes à vocation édifiante. L'Exposition de Chicago de 1895 permit de constater que le Japon était dorénavant traité sur un pied d'égalité avec les autres puissances⁴² ; lors de l'Exposition de 1904, à Saint-Louis, le pavillon du Japon possédait une section Anthropologie où était présenté un « village aïnou ». L'« altérité intérieure » du Japon était ainsi une nouvelle fois exposée. Le mouvement était cependant à double sens puisqu'au même moment les nouvelles de la guerre russo-japonaise renforçaient le racisme occidental envers le Japon « asiatique ». L'exposition nippon-britannique de 1907 vit encore des reconstitutions centrées autour des Aïnous et des aborigènes de Taiwan.

Mais c'est surtout après 1914 que les pavillons coloniaux apparurent de manière systématique au sein des expositions japonaises, et ce, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale⁴³. Lors de l'exposition « Tōkyō-Taishō » de 1914, en plus du Pavillon Taiwan étaient présents un Pavillon Karafuto⁴⁴, un Pavillon Mandchourie, un Pavillon « Mise en valeur » et un Pavillon Corée, c'est-à-dire des présentations de l'ensemble des régions de l'empire colonial – la Corée avait été annexée en 1910 – ou de semi-protectorats comme la Mandchourie. Ils avaient tous « pour but de présenter aux

⁴¹ Voir NANTA, *op. cit.*, 2006.

⁴² Le Japon se vit alors allouer la même surface que la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Autriche et les États-Unis.

⁴³ YOSHIMI, *op. cit.*, p. 213-214 ; YOSHIMI, *Banpaku gensō : sengo seiji no jubaku* 万博幻想：戦後政治の呪縛 (Comment cette chimère des expositions universelles a envoûté la politique d'après-guerre), Chikuma shobō, 2005, 302 p.

⁴⁴ Karafuto 樺太 est le nom japonais de Sakhaline. Elle fut habitée par les Japonais entre 1905 et 1945.

métropolitains les nouveaux territoires⁴⁵ », sur le plan de leurs productions culturelles, de la géographie et des transports, ainsi que de leurs populations. Lors de l'« Exposition de Tokyo pour la commémoration de la paix » (*Heiwa kinen Tōkyō hakurankai* 平和記念東京博覧会) de 1922, les nouveaux Pavillons Nan.yō 南洋 (les Mers du Sud) et Sibérie déployèrent une présentation ethnographique des populations micronésiennes – sur lesquelles le Japon allait obtenir un mandat de la Société des Nations (1924) –, ainsi que de celles de Sibérie. Le contenu des expositions suivait ainsi toujours la progression des armées et l'expansion de l'empire, tandis que les minorités coloniales ou métropolitaines s'y voyaient exposées de manière systématique.

À l'entrée du xx^e siècle, les expositions fonctionnèrent au Japon comme des dispositifs permettant d'affirmer la position du pays comme empire colonial de premier plan, en mettant en exergue la dichotomie moderne entre « civilisation » et « sauvagerie »⁴⁶. On ne peut cependant voir ici de « projet » spécifique aux organisateurs des expositions, car c'est bien le regard moderne qui est en question. La meilleure preuve en est qu'il était partagé par tous : en Europe comme au Japon, mais aussi par les exposants comme par les exposés, et il est donc impossible de « victimiser » en bloc les personnes exposées selon une écriture dichotomique de l'Histoire opposant impérialistes et colonisés. Si la domination par le Japon s'imposa après 1895, il faut se rappeler que la guerre sino-japonaise de 1894-1895 avait pour cause le contrôle de la péninsule coréenne disputée par ces deux pays⁴⁷ et que la Chine a continûment manifesté des volontés impérialistes homologues à celles du Japon.

Le regard réifiant de l'anthropologie apparaît en toute clarté chez Tsuboi, l'organisateur de l'exposition de 1903. Celui-ci tenait en permanence un discours sur l'exotisme et l'altérité à propos des minorités récemment intégrées au Japon – les populations d'Okinawa et les Aïnous – ainsi que sur les populations limitrophes. Le Japon était, selon lui, idéalement situé au beau milieu d'un « vaste muséum anthropologique » promis à l'étude. L'anthropologue japonais profitait ainsi de sa position privilégiée en Asie orientale : pas d'enfermement dans des zoos, mais plutôt des reconstitutions édifiantes à vocation pédagogique venant accompagner le travail scientifique effectué sur le terrain. En outre, certains des exposés

⁴⁵ Cité dans YOSHIMI, *op. cit.*, 1992.

⁴⁶ Elles devinrent des dispositifs légitimant l'invasion de la Chine dans les années 1930 alors que débutait la Guerre de Quinze ans (1931-1945). À partir de 1932 des expositions centrées sur le Japon et sur l'armée furent organisées, occasions de grandes démonstrations militaires.

⁴⁷ La Chine était alors semi-colonisée par les Européens depuis le milieu du xix^e siècle.

– tels les Aïnous – pouvaient avoir un intérêt à l’être afin de se faire connaître du public. En tous les cas, la vision des Asiatiques⁴⁸ ou des Arabes exposés était différente de celle des Noirs africains, car trop « civilisés » pour être animalisés. Au final, tant en Europe qu’au Japon, les discours de l’anthropologie construisaient l’identité « moderne » du locuteur selon un procédé altéroréférentiel⁴⁹ consistant en une attention toujours renouvelée en direction de l’Autre. Car finalement, ce n’était pas tant le fait d’exposer des gens qui était problématique que l’image que l’on créait ainsi d’eux, *via* le processus de construction essentialisant sous-tendu par ces expositions. Selon la logique circulaire qui est celle de l’anthropologie, dont ces expositions furent un moment fort, les nations modernes se posaient en qualité de producteurs d’un discours sur le « barbare », celui-ci étant réduit à un simple objet scientifique.

⁴⁸ Y compris les Aïnous.

⁴⁹ Dans l’acception de Pierre-André TAGUIEFF : *La force du Préjugé*, Gallimard, 1990, 645 p.

Bibliographie

Francis AFFERGAN, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1990, 295 p.

Claude BLANCKAERT (dir.), *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2001, 493 p.

CHIKAPPU Miekō チカッブ美恵子, *Ainu moshiri no kaze* アイヌ・モシリの風 (Le vent de la terre des Aïnous), Tokyo, NHK shuppan, 2001, 255 p.

[Compte-rendu de l'exposition anthropologique de 1903 à Osaka] (*sans titre et anonyme*), *Tōkyō jinruigakkai zasshi* 東京人類学会雑誌 (Revue de la Société d'anthropologie de Tokyo), avril 1903, n° 205, p. 294-296.

Franck DIKÖTTER, *The Discourse of Race in Modern China*, Stanford University Press, 1992, 251 p.

Benoît DE L'ESTOILE, « Des races non pas inférieures mais différentes » dans Claude BLANCKAERT (dir.), *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 391-473.

Engeki « Jinruikan » jōen o jitsugen sasetai kai 演劇「人類館」上演を実現させた会 (dir.), *Jinruikan : fūin sareta tobira* 人類館—封印された扉 (Le Pavillon anthropologique : la porte scellée), Tokyo, ATWORX アットワークス, 2005, 455 p.

Stephen Jay GOULD, *La mal-mesure de l'homme – Nouvelle édition*, Paris, éd. Odile Jacob, 1997, 468 p. (éd. américaine : *The Mismeasure of Man*, W. W. Norton & Co Inc., 1996)

INOUE Kiyoshi 井上清, *Nihon teikokushugi no keisei* 日本帝国主義の形成 (La formation de l'impérialisme japonais), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 1968, 407 p.

KAIHO Yōko 海保洋子, *Kindai hoppō shi : Ainu minzoku to josei to* 近代北方史 : アイヌ民族と女性と (Une histoire moderne des régions du Nord : du peuple aïnou et des femmes), Tokyo, San.ichi shobō 三一書房, 1992, 327 p.

Claude LIAUZU, *Race et civilisation : l'autre dans la culture occidentale*, Paris, Syros, 1992, 491 p.

MATSUDA Kyōko 松田京子, « Pabirion Gakujutsu jinruikan » パビリオン学術人類館 (Le Pavillon anthropologique), *Nihon gakuhō* 日本学報, Université d'Osaka, 1996, n° 15, p. 47-70.

MATSUMURA Akira 松村瞭, « Ōsaka no Jinruikan » 大阪の人類館 (Le Pavillon anthropologique à Osaka), *Tōkyō jinruigakkai zasshi*, avril 1903, n° 205, p. 289-292.

Arnaud NANTA, « L'altérité aïnoue et le Japon moderne », *Annales HSS*, janvier 2006, p. 247-273.

Arnaud NANTA, « Koropokgrus, Aïnous, Japonais, aux origines du peuplement de l'archipel. Débat chez les anthropologues, 1884-1913 », *Ebisu*, n° 30, Tokyo, Maison franco-japonaise, 2003, p. 123-154.

ŌE Shinobu 大江志乃夫 (dir.), *Kindai Nihon to shokuminchi* 近代日本と植民地 (Le Japon moderne et ses colonies), vol. 1, Tokyo, Iwanami shoten, 1993, 296 p.

Carlo OLM et Linda AIMONE, *Les expositions universelles, 1851-1900*, Paris, Belin, 1993, 317 p.

SAKAMOTO Hiroko 坂元ひろ子, « Chūgoku minzokushugi no shinwa » 中国民族主義の神話 (Le mythe du nationalisme chinois), *Shisō* 思想, 1995-3, n° 849, p. 61-84

SAKANO Tōru 坂野徹, *Teikoku Nihon to jinruigakusha* 帝国日本と人類学者 (L'empire japonais et les anthropologues), Tokyo, Keisō shobō 勁草書房, 2005, 511 p.

Pierre-André TAGUIEFF, *La force du Préjugé*, Paris, Gallimard, 1990, 645 p.

TAKAHASHI Tetsuya 高橋哲哉, *Yasukuni mondai* 靖国問題 (La question du Yasukuni), Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房, 2005, 238 p. (traduction française à paraître aux Éd. Démopolis, 2008).

TSUBOI Shōgorō 坪井正五郎, « Jinruikan to jinshu chizu » 人類館と人種地図 (Le pavillon anthropologique et la carte [de répartition] des races humaines », *Tōyō gakuzei zasshi* 東洋学芸雑誌, avril 1903, n° 261, p. 163-166.

UKIGAYA Sachiyo 浮ヶ谷幸代, « Les expositions hygiénistes, les modèles anatomiques et les marionnettes réalistes », *Ebisu*, n° 34, Tokyo, Maison franco-japonaise, 2005, p. 3-37.

YOSHIMI Shun.ya 吉見俊哉, *Banpaku gensō : sengo seiji no jubaku* 万博幻想 : 戦後政治の呪縛 (Comment cette chimère des expositions universelles a envoûté la politique d'après-guerre), Tokyo, Chikuma shobō, 2005, 302 p.

YOSHIMI Shun.ya, *Hakurankai no seijigaku* 博覧会の政治学 (La politique des expositions), Tokyo, Chūō kōron sha 中央公論社, 1992, 300 p.

